

**Jean-Miotte**, peintre français de renommée internationale s'est installé à Fribourg pour y implanter sa fondation.

*Ce geste qu'on porte en soi !*

Jean Miotte, peintre de renommée internationale, s'est installé à Fribourg. Il caresse le projet d'y créer une Fondation Miotte, autant pour exposer ses oeuvres que celles de jeunes artistes. Les autorités sont favorables, elles lui mettent à disposition le Werkhof.



Des budgets sont calculés, des sommes débloquées, lorsqu'un incendie détruit le Werkhof. Qui va payer le tribu de cette surenchère ? Jean Miotte nous livre sa vision de la peinture, tout en gardant l'espoir que sa Fondation verra le jour en terre fribourgeoise.

Jean Miotte est né à Paris le 8 septembre 1926, il obtient son baccalauréat dix-huit ans plus tard. Ennuyé par ses études dans les Travaux publics, il réalise sa première peinture importante en 1945, mais c'est à l'armée, en peignant les murs de la caserne qu'il découvre ses réelles capacités. « Je n'avais jamais décidé de devenir artiste. C'est à la suite du service militaire que je me suis décidé de me lancer dans la peinture. Lorsque je suis arrivé dans les locaux où j'ai été affecté, j'ai vu de telles horreurs sur les murs que j'ai pensé avoir vraiment quelque chose à faire là... Ce que j'avais fait dans la décoration à l'armée était assez génial je peux dire, les gens se précipitaient auprès des officiers pour aller dire : « Mais c'est merveilleux vous avez fait l'école des beaux arts ? » Moi j'ai répondu « oui », mais en fait, je n'avais pas du tout fait l'école des beaux arts. » Pourtant Jean Miotte ne sera réellement touché par l'amour de l'art que lorsqu'il rencontre un patient érudit à l'hôpital. En effet, en 1945, à la suite de la seconde Guerre mondiale, hospitalisé à la suite des troubles d'une tuberculose, il est placé dans une chambre avec un homme qui partagera son goût pour l'art. « On a parlé beaucoup des artistes, on est allé voir des musées, au sortir de l'hôpital, c'était un peu l'esprit de Guy Debord. A cette époque on remettait tout en question, on refusait les choses, on n'était pas anarchistes, mais assez libres. On a parlé de tout, de Zarathoustra de Nietzsche et tout ça, on y était très accroché. » Jean Miotte ne fera pourtant pas l'Ecole des beaux arts, car celle-ci, sous le joug du programme officiel, tend à « refuser toute dynamique, toute idée de liberté ». En commençant, à 21 ans, à fréquenter les ateliers et académies de Montparnasse (les ateliers d'Othon Friesz Zadkin), il se familiarise avec les techniques de la peinture. Une année plus tard, Jean Miotte se rend en Italie, et découvre le Quattrocento, Rome, Florence, mais aussi un groupe de jeunes artistes italiens, dont certains deviennent ses amis, c'est le groupe de l'Age d'or, un café où il rencontre Dorazio, Guerrini, Perrili, l'architecte Franco de Ambris et Riccardo Antoni. « J'étais très emballé par des grands peintres allemands, puis flamands. Pour moi par exemple, Hugo van der Grosse est plus important que Botticelli, ça me plaît beaucoup plus, il y a, à mes yeux, une plus grande ferveur dans la peinture, Botticelli c'est extrêmement joli, c'est décoratif... »

**Un musée imaginaire.** Jean Miotte va forger ses connaissances en s'imprégnant de la sensibilité d'artistes confirmés par le mode de la mémoire. Il va s'en imprégner le coeur et l'esprit. « J'ai continué à travailler en faisant toujours la recherche de mon musée imaginaire en choisissant des artistes qui me plaisaient. Je ne retirais pas le côté technique de l'oeuvre pour la reproduire, mais je tirais l'essentiel de l'esprit du peintre. J'aime, par exemple la fraîcheur d'un Duffy, j'aime le côté solide, plein de santé d'un Fernand Léger, d'un Delaunay, le mysticisme de chez Roueau, j'aime l'intellectualisme d'un Giacometti que j'ai rencontré à Montparnasse. La façon dont il parlait de remettre en question sans cesse les choses m'a évidemment marqué, si on peut dire, mais tout ça, fait partie de la vie qui évolue sans pour autant dire que j'avais des maîtres. Voilà comment j'ai constitué mon école personnelle. » En 1950 Jean Miotte peint sa première toile abstraite, il vit et travaille à Meudon, rencontre Arp et Gino Severini. Deux ans plus tard il fait connaissance de Sam Francis. Il réalise à l'âge de 26 ans sa première exposition au Salon des Réalités Nouvelles. Son travail dans une firme américaine lui permet de poursuivre ses recherches picturales.

**Présenté à Paris.** « La première fois que j'ai exposé, quelqu'un m'a presque obligé à le faire, j'avais honte de me montrer, j'avais déjà des dizaines et des centaines de toiles qui s'accumulaient, et c'est un type que je connaissais pour l'avoir aidé à faire une exposition dans sa Galerie, Lucien Durand. Il m'a demandé « Est-ce qu'on peut venir voir ton atelier ? » « Évidemment ! » Il est venu et il a dit « Ah ! eh bien je te fais une exposition tout de suite ». Voilà comment ça a commencé, et il m'a acheté tout de suite trois tableaux. » Cela peut paraître étonnant aujourd'hui, mais à l'époque les marchands achetaient les

tableaux avant d'exposer les artistes. Jean Miotte a désormais pleine conscience de sa responsabilité. « Maintenant il faut gagner ma vie avec ma peinture puisque je suis peintre. » En 1958 Jean Miotte se tourne alors vers un marchand, Jacques Dubourg qui expose des toiles de Nicolas de Stalle. Je me suis dit « Tiens, ça c'est de la peinture directe, touche franche, touche sincère, ça m'intéresse ! » Jean Miotte se fera repousser six fois de cette galerie, chaque fois refoulé par un vieux monsieur qui ne voulait rien entendre de sa peinture, jusqu'à cette sixième fois, où il rencontre Jacques Dubourg en personne qui lui demande la raison de sa présence dans sa galerie. « Je suis peintre et je veux vous montrer mes toiles, j'aimerais avoir un rendez-vous avec vous. » Bon, il me dit « Demain matin à 11 heures et apportez-moi deux toiles ! » Alors je lui dis « C'est sûr ? Cette fois je ne vais pas me faire renvoyer ? » Il était étonné de ma réaction. Quand on me demande d'apporter deux toiles, j'en apporte trois. Il en a acheté deux, et me dit, « mais c'est une peinture fantastique ». Il était emballé. Sa rencontre en Italie avec Roberto Matta le pousse à la réflexion sur le surréalisme et l'abstraction. En 1961 il reçoit le prix de la Ford Foundation et il est invité pour six mois aux Etats-Unis. Une année plus tard il expose pour la première fois à New York, il noue des relations avec de nombreux artistes américains. Par la suite il va exposer à Manille en 1981, à Pékin en 1979, à Singapour 1983. En 1987 deux de ses toiles sont achetées par le Guggenheim Museum. Il exposera de nombreuses fois aux Etats-Unis en Europe et en Asie, avant de venir s'installer à Fribourg.

**La peinture, un moyen d'expression...** Jean Miotte est un fervent conquérant des limites de la peinture abstraite. Il se soulève contre la critique acerbe qui veut prétendre que cette peinture est dépassée. Il compare la peinture à la littérature, chacune d'elle, ne peut s'essouffler : « La littérature, continuera à s'exprimer, si j'écris c'est pour donner un message intérieur à quelqu'un d'autre, ouvrir quelque chose de mes sentiments. Je me sers de la peinture pour m'exprimer ».

**La beauté n'est rien sans message.** Jean Miotte associe la raison d'être d'une œuvre par son message qui contribue à sa beauté. « On ferait mieux de regarder si une œuvre est belle, si elle parle ou pas. Je pense parler de mon siècle d'une manière tout à fait actuelle. Je ne fais pas de la peinture comme le faisaient les impressionnistes, je fais une peinture qui correspond à ma génération, qui est celle de Monsieur Sam Francis ou de Monsieur Tinguely. J'exprime ce que je ressens, pour aller toujours plus loin vers le vivant. Je ne répète pas ce que j'ai fait il y a dix ans. Ce que je regarde c'est le fond intérieur, et j'essaye de le développer toujours, plus vrai, plus cru. L'idée surgit dans la peinture comme une vérité, et c'est elle que l'on met sur la toile. Une toile peut être bien faite, mais tant qu'elle ne parle pas, tant qu'elle n'a pas quelque chose à dire, elle est sans intérêt. Prenez l'exemple de la littérature, vous fabriquez des belles phrases, mais si elles sont ennuyeuses comme tout... C'est le discours qui va sortir de là, et en peinture c'est pareil, c'est la toile qui doit parler, c'est ce que vous avez projeté sur le support qui doit interpeller le spectateur. »



**Qu'est ce que le style.** Jean Miotte libère le fruit de sa vie intérieure pour donner son message au travers d'un vecteur : la peinture. « De là va naître une forme de lecture, et cette lecture c'est ce qu'on appellera le style. Et le style, c'est l'homme dans son individualité. Tous les individus sont différents, il n'y a pas deux pareils au monde, on est quand même des milliards. On a un intérieur qui ne peut pas se décalquer sur quelqu'un d'autre. A partir du moment où l'on a fait cette recherche intérieure que ce soit en écrit ou en peinture, on applique quelque chose qu'on appellera par la suite le style. Alors évidemment plus on a une compréhension de ce qui nous entoure du monde et de sa diversité, plus l'éventail des couleurs est riche. Je ne suis pas allé à l'école des beaux arts parce que c'était académique, et que pour moi l'académie, c'est nul ! Et les professeurs, maintenant, je ne veux pas les attaquer tous, j'ai été moi-même professeur à l'école des beaux arts, mais très peu de temps. Je respectais chacun, il y avait un Islamiste, et un autre cartésien terrible, chacun faisait sa chose comme il voulait. S'il y avait un type un peu trop rebelle, je lui disais : « Fou toi à poil sur la table on va te dessiner ».

**Se battre contre « l'officialisme ».** Jean Miotte s'insurge contre ce qu'il appelle « l'officialisme ». « Je crois qu'il faut se battre contre l'officialisme, il n'y a rien de plus bête que ce qui est officiel, ce sont des fonctionnaires, des gens ronflants, mais ce ne sont pas eux qui nous apporteront la vérité, mais certainement des individus très épars, très différents de tout.

Cet officialisme a déjà bouché la voie aux impressionnistes puisqu'ils n'ont été compris qu'avec un siècle de retard par les Français. Et ce sont encore les Américains, assez jeunes d'esprit, qui ont su s'approprier leurs meilleurs chef-d'oeuvre. L'officialisme c'est ça, c'est actuellement tout ce qui est médiatisé, à la mode, tout ça, et qui n'a rien à voir avec un travail de fond, en profondeur. »

**A l'intérieur de soi-même.** Au États-Unis, à Washington, bien souvent, j'ai parlé avec des jeunes. L'un d'entre-eux disait toujours : « Qu'est ce qu'on fait aujourd'hui, qu'est-ce que ce sera demain... » Je lui ai dit, « Écoute, tu t'en fous, on n'est pas à travailler au nombre de miles (valeur de distance anglaise), il n'y a pas de compétition dans l'art, descends en toi-même, trouve à l'intérieur de toi même, tu iras plus loin que tous les types qui courent. »

*Propos recueillis par Stéphane Sapin*

17.09.1999